

Pierre Béhel

**Un début à
Montmartre**

Roman

Un début à Montmartre

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Un début à Montmartre

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Un début à Montmartre

U n d é b u t à M o n t m a r t r e

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits, des lieux ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Un début à Montmartre

Un début à Montmartre

Un endroit à Montmartre

L'endroit n'était connu que des initiés, de ceux à qui un ami avait, sous le sceau du secret, confié son existence. A Montmartre, quartier de Paris pullulant de touristes du monde entier, cela relevait de l'exploit. Oh, bien sûr, certains voyaient l'enseigne, dans une petite rue en pente : « Le Bon, la Butte et le Bruant ». Mais elle n'était pas très grande, placée au-dessus d'une porte assez ordinaire, à peine plus large qu'une porte normale d'immeuble.

Il fallait alors s'engager dans un enchaînement de couloirs, de courettes et de petits escaliers. L'endroit était sombre et aurait pu ressembler à un coupe-gorge. Mais, le soir, dès que le soleil commençait à descendre vers l'horizon, des lumières agréables, douces et bien placées, guidaient le visiteur. L'endroit était propre et bien tenu, aéré, et, rapidement, le visiteur voyait qu'il entrait non pas dans un succédané de la Cour des Miracles mais dans un temple réservé à une certaine élite. C'est cela, Montmartre.

Enfin, le visiteur arrivait à la salle de restaurant. Dans le fond, une baie vitrée permettait d'admirer Paris. Aux beaux jours, une petite terrasse accueillait quelques tables pour les plus chanceux parmi l'élite qui connaissait le lieu.

Un début à Montmartre

Sans doute, lors de l'ouverture du lieu, la salle de restaurant devait être enfumée par les cigares ou les cigarettes. Des prostituées devaient être assises sur les genoux de leurs protecteurs ou de leurs clients. On devait s'y entre-tuer à grands coups de couteaux de boucher. C'est ce qu'imaginaient les visiteurs.

En fait, le restaurant n'était ouvert que depuis une quinzaine d'années. Jamais il n'avait été autorisé d'y fumer. Les brigands, prostituées et autres Apaches qui peuplaient jadis le quartier ne l'avaient pas connu : tous étaient morts et oubliés depuis bien longtemps quand le créateur du lieu eut l'idée de l'ouvrir.

Le plafond n'était pas trop bas, à trois bons mètres du sol au moins. Mais la décoration, les poutres apparentes, les panneaux de bois sombre sur les murs et quelques toiles accrochées, vagues plagiats inspirés des grands peintres ayant fréquenté le quartier, donnaient un sentiment d'étriqué. Une bonne trentaine de tables remplissait la salle sans que les convives soient trop proches les uns des autres. Pourtant, elles étaient plutôt grandes, permettant aux convives de se rassembler sur un côté seulement.

En effet, le long du mur, à droite quand on entrait, il y avait une petite scène. Elle n'était pas très large mais suffisante pour que des musiciens et des chanteurs puissent s'y produire.

Comme le nom de l'endroit l'indiquait, il s'agissait d'un restaurant gastronomique, situé sur la

Un début à Montmartre

Butte Montmartre et proposant des spectacles basés sur les chansons d'Aristide Bruant. Bref, il s'agissait de proposer le charme de la France tel que les touristes étrangers l'imaginaient. Mais quelques Parisiens de longue date ne dédaignaient pas non plus l'endroit. Le spectacle, bien que volontairement suranné depuis un siècle au moins, gardait un certain charme.

Certaines chanteuses ou chanteurs désormais célèbres avaient connu la scène pour la première fois en cet endroit. Des producteurs et des critiques y venaient régulièrement. Le patron savait bien choisir et interpréter en public des chansons dites réalistes du tournant du XIXème et du XXème siècle révélait très efficacement le talent. Même si, ensuite, l'artiste préférait se lancer dans du pop-rock ou on ne sait quelle variante d'une musique électronique ou urbaine.

Mélanger les genres et les références, cela ne choquait personne en cet endroit. Le nom du restaurant évoquait bien sûr un western de Sergio Leone de 1966, « Le bon, la brute et le truand ». Et, sur les piliers parsemant l'endroit, il y avait de petits panneaux : « Quand tu manges, mange. Ne parle pas. » On était là, en effet, pour manger et écouter les artistes se produisant sur scène. Guère pour parler. Et même si les artistes n'utilisaient pas de microphone (règle absolue imposée par le patron), le son des instruments et les voix des interprètes auraient couvert toute conversation.

Un début à Montmartre

En face de la scène, il y avait les portes, entrante et sortante, de la cuisine par lesquelles passaient les serveurs. Leur tenue rappelait, bien sûr, celle des vieilles brasseries parisiennes : pantalon noir, blouse courte bleu marine, tablier blanc. Les femmes pouvaient remplacer le pantalon par une jupe arrivant au niveau du genou, mais pas plus haut, et des bas. Jupes et bas devaient aussi être noirs. Aucune variation n'était acceptée. Mais, été comme hiver, cela ne gênait pas : la température de la salle était parfaitement contrôlée et stable. Sous ses atours de vieille demeure, l'endroit était en fait très moderne, le béton étant juste couvert par les boiseries. La cuisine, cachée aux yeux des clients, n'était faite que d'acier chromé et des équipements les plus sophistiqués.

A côté des portes de la cuisine, un escalier montait dans les étages, vers un hôtel rattaché au restaurant. Les chambres proposaient toutes une vue sur Paris, sans aucun vis-à-vis. Et on pouvait y louer une chambre pour une ou quelques heures. Paris est la ville de l'amour, y compris fugace.

Dans l'escalier, honorant le nom de l'endroit, un tableau accroché au mur présentait une reproduction d'une photo extraite de « Le bon, la brute et le truand ». Tuco était dans son bain, avec son revolver pointé vers le spectateur. Et une phrase légendait l'image : « Quand tu tires, tire, ne parle pas. »

Un début à Montmartre

La fille aux cheveux roux

La chanteuse venait de terminer « La rose blanche ». Il y a avait là de quoi plomber l'ambiance et couper l'appétit. Mais, tandis que la nuée de serveurs apportaient leurs commandes aux clients, l'ambiance festive fut restaurée avec « Nini peau d'chien ».

Les clients jouaient volontiers le jeu de cette célèbre chanson. Au refrain, la chanteuse entonnait « À la Bastille on aime bien Nini Peau d'chien. Elle est si bonne et si gentille. On aime bien... » Là, la salle s'exclamait : « Qui ça ? ». La chanteuse répondait « Nini Peau d'chien ». Puis la salle posait la question : « Où ça ? ». Et la chanteuse concluait le refrain : « À la Bastille ! » .

C'est là qu'elle entra. Elle était une femme d'une trentaine d'années, portant une jolie robe noire, l'habillant de mi-cuisse à une large encolure, serrée à la taille sans ceinture. Un court manteau de cuir largement ouvert empêchait d'admirer la perfection de sa silhouette. Ses jambes fusiformes et fines étaient couvertes d'un fin voile de nylon noir. On devinait des pieds menus cachés dans des escarpins en cuir noir verni. Chaque élément de sa tenue provenait de toute évidence des plus belles boutiques de Paris.

Un début à Montmartre

Elle portait des cheveux roux mi-longs, arrivant à peine à frotter ses épaules. Mais ce n'était pas leur couleur naturelle : les racines des cheveux étaient clairement brunes foncées. Ses sourcils fins, dessinés avec un évident recours à l'épilation, magnifiaient un regard magnétique et sombre à l'iris brun et à la pupille noire dilatée.

Elle était heureuse, souriait. Et son sourire était de ceux que l'on n'oublie pas. Il appelait le bonheur. Il appelait le baiser. Les lèvres étaient couvertes d'un rouge ni trop sombre ni vulgaire, marquant encore une fois l'usage d'un produit de très grande marque et choisi avec soin pour s'accorder au teint de sa peau.

Elle tenait, ou plutôt tirait, un homme par la main. Il était impressionné de découvrir cet endroit, visiblement pour la première fois. L'homme était quelconque, oubliable. Il disparaissait dans l'aura de la femme.

Plusieurs convives, notamment des producteurs de cinéma, ne purent s'empêcher d'admirer la femme virevoltant entre les tables à la suite d'un serveur. Elle (ou le couple) avait réservé une bonne table, pas trop proche de la scène mais pas trop loin non plus, tout à côté de la baie vitrée permettant d'admirer Paris.

La serveuse voulut emmener le manteau de cuir au vestiaire mais la femme préféra le déposer sur le dossier de sa chaise. Deux coupes de Champagne millésimé furent posées sur la table. Le couple trinqua

Un début à Montmartre

en se regardant dans les yeux. Il n'était pas nécessaire d'être trop proches pour savoir que, dans le regard de l'autre, chacun des deux put y lire le désir. Paris est la ville de l'amour, même fugace. Les bulles chatouillèrent les palais et les gorges.

Le repas fut rapidement commandé et servi. Le menu était dans l'esprit de l'endroit : faussement canaille. La terrine de campagne était au chevreuil avec des nervures de foie gras de canard et de confiture de coing. Puis vint une daube aux pommes de terre et carottes, longuement mijotée dans du vin, dont la viande était du sanglier. Enfin, le dessert était constitué d'une tartelette sablée contenant des poires découpées en dés et un appareil au cacao à peine sucré, couverte d'une meringue grillée au chalumeau. Le café final, un espresso, embaumait l'odeur des grains ayant poussé sur quelque plateau de haute altitude.

La serveuse se présenta à la table avec l'addition.

« Vous avez réservé une chambre pour deux heures, c'est bien cela ? »

« Tout à fait » confirma l'homme en tendant sa carte bancaire.

La serveuse déposa une clé sur la table. Elle était accrochée à une lourde plaque de laiton gravée du chiffre « 6 ». Impossible de l'oublier dans une poche.

La femme caressa la main de l'homme. Il était temps d'oublier les préliminaires. Ou de s'y mettre pour de bon. Elle l'emmena vers l'escalier qui montait vers

Un début à Montmartre

les chambres, sans oublier de prendre sur son autre bras sa veste.

En passant devant la photographie de Tuco, la femme sourit et s'adressa à l'homme qui peinait à la suivre. « Quand tu tires, tire, ne parle pas. C'est vrai qu'il y a mieux à faire avec une langue que de parler. Surtout quand il s'agit de tirer. »

La chambre 6 était dans le standard de l'établissement, plus grande que certains appartements parisiens. Elle comprenait une salle de douche, des toilettes et un grand lit autour duquel il était aisé de circuler. Même si l'endroit avait été parfaitement nettoyé et aéré, la femme sentit les effluves de phéromones. On faisait l'amour de nombreuses fois ans la journée en cet endroit.

Elle accrocha sa veste sur une patère, lâchant enfin la main de l'homme afin qu'il referme la porte de la chambre.

La grande fenêtre permettait d'admirer Paris qui s'étalait au pied de la Butte Montmartre. Dans le lointain, la Tour Eiffel brillait déjà. Le soleil avait disparu derrière l'horizon. Mais Paris, ville lumière, n'avait pas besoin de lui pour scintiller.

Sous la fenêtre, il y avait une barre qui aurait pu servir à une ballerine. Mais, devant, était placé une sorte de large banc fixé au mur et couvert d'un épais coussin couvert de velours rouge.

Un début à Montmartre

Elle se retourna tandis que l'homme s'approchait d'elle. Elle saisit dans ses mains le visage masculin et embrassa les lèvres surprises de ne pas être maîtresses de la situation. L'homme voulut tenir la femme, l'enlacer de ses bras, lui caresser le dos et les flancs.

Mais c'était trop tard. Telle une anguille, la femme s'échappa. Elle recula vers la fenêtre en regardant l'homme se déshabiller et se débarrasser de ses vêtements.

La femme se contenta de trousser sa robe. Puis elle retira sa culotte mais garda ses chaussures.

Elle tourna le dos à l'homme. Il n'était pas dangereux. Il lui était soumis. Il serait bien obéissant. Il ferait ce qu'elle attendait de lui. Elle le savait.

Elle se mit à genoux sur le banc doté du coussin de velours rouge, veillant à ce que sa robe soit bien remontée au-dessus de ses reins et son dos cambré. Ses bas s'arrêtaient en haut de ses cuisses, sans jarretelles ou autres attirails aujourd'hui inutiles tant les matières des bas peuvent être suffisamment élastiques pour qu'ils puissent tenir par eux-mêmes.

En soupirant, elle s'empara de la barre sous la fenêtre, une main de chaque côté de son buste. Puis elle écarta légèrement les jambes.

L'homme vint la caresser. D'abord, les mollets. Puis les cuisses. Il aimait le contact de la seconde peau synthétique couvrant une peau naturelle chaude. Puis les

Un début à Montmartre

mains vinrent se poser sur la peau nue d'un postérieur qui s'offrait à lui.

La femme sourit. Ce qu'elle sentait posé sur la raie de ses fesses ne devait pas entrer en elle tout de suite. Il ne fallait pas aller trop vite.

Elle regardait Paris. Le banc était placé de cette façon pour que les couples qui se succédaient dans cette chambre fassent ce qu'ils allaient faire. Et en regardant Paris, la ville de l'amour, même fugace.

C'était dommage de ruiner un rouge si onéreux et choisi avec un tel soin mais la femme ne put s'empêcher de passer sa langue sur ses lèvres. L'homme transpirait. Ses mains devenaient moites. Ses caresses étaient puissantes mais ralentissaient. Il s'impatientait. Il allait passer à l'action trop vite. Elle le sentait. Elle ne le voulait pas. Cela aurait gâché une part de son plaisir.

Elle regardait Paris à ses pieds. Elle méritait Paris à ses pieds. Elle méritait de connaître les meilleurs plaisirs en ayant Paris à ses pieds. Elle était une princesse, une divinité. Elle méritait de connaître un tel lieu. Elle méritait d'y emmener un homme et d'en tirer le plaisir qu'elle en attendait.

« Rappelle-toi le panneau dans l'escalier. La langue a de bien meilleurs usages que pour parler. »

L'homme se mit à genoux. Elle sourit. Dans le lointain, la Tour Eiffel se dressait, pénétrant la nuit.

Un début à Montmartre

Variation sensuelle

Deux heures. Un couple peut commettre bien des péchés en deux heures. La femme et l'homme ne s'en étaient pas privés.

Elle était allongée sur le dos, dans le lit qui avait perdu sa couette, atterrie sur le sol. Lasse, elle commençait à avoir un peu froid. Elle était nue, si on excepte ses bas noirs. Et l'homme ne la couvrait plus.

Lui, il était allongé sur le côté. Seul un de ses bras était posé sur la femme, la main sur un sein. Son visage touchait l'épaule de la femme. Dans son demi-sommeil, il embrassait cette épaule nue.

Elle se tourna vers lui, provoquant le glissement du bras et de la main. Elle l'embrassa sur le front tandis qu'une main à moitié perdue venait, elle, caresser une paire de fesses. Il protestait mollement par onomatopées. Il était épuisé. Pourquoi la femme bougeait-elle ? Ils étaient si bien, l'un contre l'autre.

De son bras libre, l'homme se saisit de la couette tombée de son côté et, d'un geste unique et vif, couvrit le lit et les deux amants. Voilà. Plus besoin de bouger. Ils n'auraient plus froid.

Mais, face au lit, il y avait une horloge digitale. D'une part, elle affichait l'heure, comme toute horloge, mais, d'autre part, elle affichait également un décompte.

Un début à Montmartre

Le couple avait loué la chambre pour deux heures. Il ne leur restait qu'à peine quinze minutes. Les heures non-réservées à l'avance coûtaient cher. Et encore fallait-il que la chambre soit disponible. La honte d'être dérangé par le personnel de sécurité devait être évitée, plus qu'une facture que tous deux paieraient sans sourciller et sans même se souvenir du montant.

La femme regarda par la fenêtre. La nuit était profonde. Le ciel était sombre. Pourtant, on devinait, provenant du contrebas de la fenêtre, les lueurs de la Ville Lumière. On devinait les scintillements habillant la Tour Eiffel. Les étoiles ne pouvaient pas lutter. Elles avaient disparu. Elles étaient invisibilisées par toutes les lumières de Paris. Sans oublier la lumière restée allumée dans la chambre.

Et maintenant ? Il était temps de conclure. Elle se retourna vers lui. Elle l'embrassa de nouveau sur le front. « Il est l'heure » lui susurra-t-elle dans l'oreille. « Je vais prendre un supplément, ne t'inquiète pas. Restons là. Un peu. Beaucoup. »

Elle se redressa dans le lit, sortant sa douce poitrine de sous la couette. Elle souriait mais était visiblement agacée. Non, il était l'heure. Elle avait consacré suffisamment de temps à cet homme, même s'il lui avait donné le plaisir qu'elle voulait.

Elle tira sur ses bas pour en tendre le tissu sur tout le long de ses jambes. Pas question de paraître avec

Un début à Montmartre

des bas mal lissés. Puis elle rejeta la couette sur la moitié du lit occupée par l'homme.

Celui-ci protesta. Etait-ce parce qu'un air froid lui provenait de l'endroit où, quelques secondes plus tôt, se trouvait la femme ? Ou bien parce que ses tentatives de la retenir avaient échoué ?

Elle fut debout avant qu'il ne puisse éclaircir le sens de sa protestation. Elle retrouva sa culotte et l'enfila. Puis son soutien-gorge. Et enfin sa robe.

Dix minutes.

Elle se plaça au pied du lit, les poings sur les hanches et regarda l'homme en simulant l'agacement.

« Tu ne me dis pas adieu ? »

« Mais... Je voudrais... Enfin, je pensais te revoir... Pas te dire adieu. »

Il s'était redressé dans le lit, la chevelure en plein désordre, les yeux luttant contre le sommeil.

« Non, tu le sais bien. Une fois. Rien qu'une fois. Je te l'ai annoncé. »

« C'est vrai. »

Alors, se vêtant de la couette, il vint la saisir une dernière fois dans ses bras et l'embrasser. Elle y consentit pour quelques secondes avant, une nouvelle fois, d'échapper, telle une anguille, à ces bras qui tentaient de la retenir. Elle glissa ses pieds dans ses chaussures et remit son blouson.

« Adieu » dit-elle sans tristesse.

« Adieu » ânonna-t-il en tenant de se réveiller.

Un début à Montmartre

D'un regard circulaire, il repéra où étaient ses chaussettes, ses chaussures, son pantalon, sa chemise, sa veste, son manteau... Puis il jeta un œil à l'horloge. Cinq minutes. Il prendrait sa douche chez lui. Il garderait sur sa peau l'odeur suave de la femme jusque là.

Un dernier sourire, un dernier geste de la main.

Elle ouvrit la porte et disparut en la refermant derrière elle. Il entendit son pas dans le couloir puis dans l'escalier qui redescendait au restaurant.

Les cuisines devaient être fermées désormais. Mais l'endroit restait ouvert toute la nuit, avec ses artistes se produisant sur scène. Et le bar abritait toutes sortes d'alcools. Du moins, toutes sortes d'alcools les plus fins et les plus chers en provenance du monde entier.

L'homme se rhabilla en quelques secondes. Il mit un peu d'ordre dans ses cheveux parfaitement coupés qui se remirent presque tout seuls à leur place. En le voyant, nul ne pourrait penser qu'il venait, durant près de deux heures, de faire l'amour comme un diable avec une pécheresse de la pire espèce.

Il sourit. Il avait passé une bonne soirée. Oui, une vraiment bonne soirée.

Un Cognac, un taxi et au lit. C'était un programme raisonnable pour achever la nuit.

Un début à Montmartre

Variation fantastique

Au bout d'une heure, ils avaient achevé tout leur ouvrage. Ils étaient épuisés. Il avait ramassé la couette et en avait couvert le lit, leur permettant de se reposer au chaud, dans les bras l'un de l'autre. Mais il était temps.

Elle le laissa sommeiller sous la couette et se leva. Elle retira ses bas et alla prendre une douche. Le gel douche et le shampoing fournis par l'endroit provenaient d'enseignes réputées. Leur mousse agréable couvrit bientôt tout le corps de la femme. Le sèche-cheveux et la brosse lui permirent ensuite de remettre de l'ordre dans ses cheveux.

Revenue dans la chambre, elle se rhabilla. Puis elle se pencha sur le lit.

« Adieu, mon ami, merci pour cette soirée. »

« Adieu ? Déjà ? »

Il se retourna et l'embrassa une dernière fois.

« Il te reste une demi-heure pour te doucher. Je te laisse. Passe une bonne fin de soirée. »

Elle sortit et referma la porte avec douceur. Une femme de chambre s'approcha d'elle.

« Je peux procéder au nettoyage ? »

« Non, pas encore. Mon compagnon prend sa douche. »

Un début à Montmartre

La femme redescendit dans le restaurant. Les lumières étaient, à cette heure, davantage tamisées. Il était aisé de se trouver un petit coin sombre.

Elle passa au bar et emporta un verre de Cognac. Puis elle alla s'installer à une table tranquille, contre un mur. Il était plus de minuit et il n'y avait plus de chanteur ou de musicien en continu. Le prochain n'apparaîtrait pas avant un bon quart d'heure.

Personne ne regardait la femme. Elle dégusta son Cognac lentement avant de reposer doucement le verre sur la table. Elle sortit de son sac un foulard qu'elle utilisa pour se couvrir les cheveux. Puis elle ferma les yeux. Elle respira de plus en plus doucement. Il fallait qu'elle se concentre. Elle craignait, à chaque fois, d'échouer, d'être coincé là.

Mais non. Encore une fois, elle avait réussi. Il faisait grand jour. Elle était assise sur une caisse qui contenait quelque marchandise sans importance. Elle ouvrit les yeux.

Le hangar était à demi écroulé mais, malgré tout, rempli de meubles empilés, de caisses, d'un bazar en plein désordre. Surtout, il était désert. C'était cela l'essentiel.

Le toit avançait suffisamment pour protéger le contenu du hangar de la pluie mais il n'y avait pas de mur sur le côté donnant sur Paris. La femme pouvait donc voir Paris s'étalant au pied de la Butte Montmartre.

Un début à Montmartre

De la fumée s'échappait de cent mille cheminées. On apercevait ou, plutôt, on devinait la masse des ouvriers se rendant à leur travail. Ici ou là, des cheminées plus imposantes révélaient la présence d'usines un peu partout dans la capitale.

Rien ne dépassait véritablement de l'océan de toits. On voyait bien l'Arc de Triomphe de la Place de l'Etoile, des églises, les tours de Notre-Dame... Mais, finalement, leur hauteur ne tranchait guère avec celle des autres bâtiments.

La femme soupira. Elle avait réussi, encore une fois. Elle était revenue à son point de départ. Dans quelques secondes, l'homme qu'elle avait invité à la rejoindre allait entrer.

Elle l'entendit approcher. Sa démarche était gênée par la toile qu'il transportait sous le bras. Et il n'était pas du tout assuré qu'il fut sobre. L'absinthe se buvait parfois au petit-déjeuner à la place de chicorée.

« Madame » fit-il en levant un bref instant sa casquette informe.

« Bonjour, mon ami. Que m'apportez-vous cette fois ? Le sujet en vaut-il la peine ? »

« C'est un bien beau tableau que j'ai peint je crois. Je l'aime beaucoup. »

Cela signifiait qu'il souhaitait le vendre un bon prix. La femme avait compris le message. Il posa la toile sur une caisse, face à la lumière du jour, et retira le chiffon qui la protégeait. Ce tableau vaudrait, un siècle

Un début à Montmartre

et demi plus tard, une véritable fortune. L'homme devant lui ne pouvait pas le deviner : il était pauvre, affamé, vêtu de loques. Son nom serait pourtant célèbre une vingtaine d'années plus tard. Mais il serait mort. L'association entre la tuberculose, l'alcool et les privations ne permet pas de faire de vieux os.

Par principe, la femme fit une moue. Même si, quelque part, elle avait honte de marchander, elle ne pouvait pas s'en empêcher. Et puis il fallait que leur relation demeure ordinaire, qu'aucun artiste ne devine la vérité, l'incroyable vérité.

Elle fouilla dans son sac et finit par y trouver une bourse de cuir. Elle ramenait des diamants ou de l'or avec elle puis elle les vendait à des bijoutiers pour obtenir de l'argent. Chaque étape mangeait la marge réalisée par la femme mais il en restait largement. Et puis il fallait de la monnaie de l'époque pour payer les peintres.

Elle sortit l'argent nécessaire vue la taille de la toile. Les tableaux étaient achetés selon leurs dimensions. Après tout, ces couleurs choquantes, ces formes floues, cela n'avait rien de la pureté académique qui permettait de vendre des toiles aux bourgeois. Et les peintres pullulaient à Montmartre, rompant avec toutes les règles, ne respectant pas la perspective. Ces peintres prétendaient que l'important était l'impression que le spectateur ressentait face à la scène représentée.

« Madame, s'il vous plaît... »

Un début à Montmartre

Le peintre fit un petit geste de la main pour indiquer qu'il aimerait davantage d'argent. Elle sourit. Elle regarda plus attentivement le tableau. Elle refit une moue, dodelinant de la tête. Il fallait qu'elle montre une hésitation sinon les peintres feraient monter les prix au-delà du raisonnable, au-delà de ce que, à l'époque, leurs œuvres étaient valorisées.

« Avez-vous apporté ce que je vous ai demandé ? »

« Ah, oui, Madame. »

Il fouilla dans une poche de son manteau sale et en sortit une de ces feuilles que l'on vendait quelques sous dans la rue. Les chanteurs de rue faisaient découvrir les chansons et se payaient en vendant les partitions sur lesquelles, au final, l'auteur et le compositeur ne toucheraient qu'un faible pourcentage d'un prix déjà faible, à la portée des bourses d'ouvrières.

La femme s'empara de la feuille. C'était bien une première édition d'une nouvelle chanson de Bruant. Cela ferait un très beau cadeau au propriétaire du restaurant « Le Bon, la Butte et le Bruant ». Il faudrait juste veiller à

La suite est sur <http://www.pierrebehel.com>